

qui seront définis plus loin. Reconnaissons qu'il est assez contre-intuitif de définir comme un croisement de deux modes ce que les informateurs prétendent justement n'être pas un croisement ; ou, ce qui est encore pire, qu'ils interprètent comme l'adéquation d'un esprit connaissant et d'une chose connue. Mais le lecteur est maintenant prévenu : pour chaque

MONTIGNY D'UN

MONT ORDINAIRE :

D'UNE EXCURSION

MONT AIGUILLE ☉

embranchement, il faut prévoir une élaboration idoine. Afin de faire saillir la jointure que l'on risquerait de rater si l'on se méprenait sur l'activité de connaissance équipée et rectifiée, prenons un cas très simple qui ne dépend pas d'une découverte (ce qui serait trop facile à cause de la nouveauté des objets qu'elle impliquerait) mais qui s'appuie, au contraire, sur des savoirs fort anciens et qui font l'objet d'habitudes bien ancrées en résonance avec la métaphore de la randonnée. À la fin du parcours nous retrouverons l'idée de correspondance, mais elle aura subi une petite et décisive modification. Il ne s'agira plus de rapporter un esprit et une chose, mais de faire se correspondre deux modes de vérification entièrement distincts en respectant la solution de continuité qui doit toujours les distinguer.

Puisque l'argument est d'une affreuse difficulté, commençons par ce qui ne va pas être une simple promenade de santé. Revenons aux chemins de randonnée et, pourquoi pas ?, à la carte d'état-major 3237 OR « Glandasse Col de la Croix Haute » que j'ai pris le soin d'acheter avant de me lancer sur les chemins du Vercors. Comme j'hésite à discerner le départ du sentier vers le Pas de l'Aiguille, je déplie la carte et j'établis, en allant du papier plastifié vers la vallée, une série d'allers et de retours pour me repérer malgré les nuages, la confusion des sens et la nouveauté des lieux. J'y suis aidé par les balises jaunes qui ponctuent le parcours et que l'amabilité de l'Office du tourisme a bien voulu associer à la carte par un aller et retour si finement conduit que les mêmes mots, les mêmes distances horaires et les mêmes tournants se retrouvent à la fois sur la carte et dans le paysage — mais pas toujours.

La carte, les balises, le tracé du sentier sont, certes, différents, mais une fois alignés les uns sur les autres, ils établissent une certaine continuité. D'ailleurs, en cas d'hésitation, le pas des nombreux randonneurs qui m'ont précédé, les petits amas de crotin frais des mulets ajouteraient une confirmation bienvenue sur le circuit qu'il me faut suivre. Aucun

doute par conséquent : bien que je jouisse du privilège d'être « dehors », « au grand air », « en pleine nature », « en vacances », je me trouve bien à l'intérieur d'un réseau dont les parois sont si étroites que je choisis de m'y appuyer toutes les dix minutes, en vérifiant si la carte, les balises, la direction approximative prise par les autres promeneurs sont bien en correspondance, formant une sorte de conduit cohérent, celui qui me mènera au sommet du Pas. Vérification qui n'est pas superflue, puisque le Haut Plateau du Vercors (le topoguide que j'ai acheté par surcroît de précaution vient de m'en avertir en des termes plutôt effrayants) est connu pour ses brouillards, pour ses abîmes, pour ses déserts et qu'il n'est quadrillé (pour des raisons, je suppose, d'esthétique paysagère), par aucune balise ou panneau mais seulement par des cairns dressés de loin en loin. Si vous doutez que je doive demeurer à l'intérieur d'un réseau (« Ne quittez pas les sentiers balisés »), venez vous y perdre à ma suite, un jour de brouillard, quand on ne voit pas la pointe de ses chaussures...





Pourtant, il faut bien reconnaître qu'il s'agit d'un conduit particulier dont les parois, bien que matérialisées (sans quoi je ne vérifierais pas si anxieusement mon chemin) ne sont pas faites d'un matériau aussi continu que, par exemple, les murs d'un labyrinthe ou les parois d'une galerie de mine : la carte en papier à deux dimensions, les balises en bois peintes en jaune, le chemin marqué par l'écrasement des herbes et des feuilles noircies, les repères aperçus (cairns ou tas de pierres ? j'hésite à chaque pas), aucun de ces éléments ne ressemble dans sa matière ni au précédent ni au suivant. Et pourtant, ils maintiennent bien une cohérence d'ensemble qui me permet de « savoir où je suis ». La discontinuité des repères finit par obtenir la continuité d'un accès indiscutable. C'est qu'ils forment un type bien particulier de passe que nous avons déjà rencontré dans le chapitre 1 lorsque j'ai parlé du mouvement des preuves.

La particularité de tels enchaînements, c'est d'établir une connexion qui maximise deux éléments apparemment incompatibles : la mobilité d'une part, l'immuabilité d'autre part. La carte 3237 OR se replie très facilement dans la poche de mon sac Lafuma ; elle se transporte tout au long du voyage ; je peux à tout instant la déplier pour voir, par exemple, si l'expression « Refuge de Chaumailoux » correspond à cette bicoque-ci, à moins que ce ne soit peut-être à celle-là, quelques pas plus loin, auquel cas le chemin non balisé commencerait là-bas dans cette côte et non pas ici

dans cette vallée... (Je n'ai pas encore acheté de GPS, ce qui reviendrait à me trouver encloué de façon si serrée dans un réseau que je n'aurais même plus à regarder le paysage « au-dehors » pour savoir où je suis, il suffirait que je garde l'œil fixé sur l'écran du GPS, en vrai terme totalement aveugle et pourtant parfaitement situé...)

Mais cette carte en deux dimensions, transportable, mobile, pliable, indechirable, imperméable établie avec les balises et avec les vallons, pics, plateaux et falaises (en fait avec les signaux remarquables installés pour la triangulation par les anciens topographes, plus tard avec les photos aériennes, aujourd'hui avec la superposition de plusieurs images satellite en fausses couleurs dont le léger décalage permet de détecter le relief), établie, dis-je, des relations qui maintiennent intactes un certain nombre de liaisons géométriques, ce qu'on appelle avec raison des constantes : si je n'avais pas oublié ma boussole à la maison, je pourrais vérifier que l'angle que fait le bord de l'escarpement sud du mont Aiguille avec la croix du monument aux Morts de la Résistance est bien le « même » — aux erreurs de visée et aux codages des déclinaisons près — que celui de ma carte 1:217 000. Il est donc possible d'établir un parcours (je n'oublie pas qu'il y a fallu trois siècles de géographes, d'exploration, d'inventions typographiques, de développement local du tourisme, d'équipements divers) grâce auquel on peut maximiser à la fois la totale dissemblance — rien ne ressemble moins au mont Aiguille que la carte du mont Aiguille — et la totale ressemblance — l'angle que je vise avec ma boussole est bien le même que celui inscrit dans la carte. Je peux me référer à la carte pour situer le mont Aiguille ; je puis me référer au mont Aiguille pour comprendre ce que veut dire la carte : si tout est en place — s'il n'y a pas de brouillard, si quelque éternuement n'a pas inversé les balises ou donné un coup de pied dans les cairns, si mes sens ne me trompent pas —, je puis me déplacer le long du sentier en toute sécurité parce que je peux en même temps aller et venir en toute sécurité le long d'un pavage continu de documents dont aucun pourtant n'a de ressemblance minime avec le suivant ni avec le précédent. Bien plus, c'est justement parce que la carte ne ressemble pas aux balises qui ne ressemblent pas du tout aux points remarquables qui ne ressemblent aucunement à la falaise du mont Aiguille, mais que toutes se réfèrent à la précédente et à la suivante en maintenant une constante à travers l'abîme de la dissemblance de matériau, que je bénéficie du confort de ce réseau : je ne suis pas perdu, je sais où je suis, je ne me trompe pas. Ce confort est

d'ailleurs relatif car aussi cosy que soit ce déplacement, il me faut quand même suer à grosses gouttes le long de la pente abrupte !

Pour bien marquer l'originalité de ces réseaux,  VA SERVIR À DÉFINIR LES CONVENTIONS DE DÉSIGNER leur trajectoire par l'expression  CHAÎNES DE RÉFÉRENCE ET de CHAÎNES DE RÉFÉRENCE et disons que ce qui caractérise ces chaînes tellement originales, c'est qu'elles sont tapissées dans les deux sens par ce que j'ai pris l'habitude d'appeler des MOBILES IMMUABLES.  LES MOBILES IMMUABLES 

L'oxymore est volontaire. On peut en effet prendre cette expression de deux façons opposées. Soit comme ce qui veut souligner par une forte tension deux millénaires et demi d'inventions originales de la part d'innombrables disciplines savantes pour résoudre la question clef de la référence en maximisant les deux exigences opposées de la plus grande mobilité et de la plus grande immuabilité ; soit, à l'inverse, comme ce qui suppose le problème résolu en admettant comme une évidence qu'il est possible d'opérer un déplacement sans aucune transformation, par simple glissement d'une identité à une identité par une identité. Dans le premier sens, l'expression de « mobiles immuables » résume l'effort de l'histoire et de la sociologie des sciences pour documenter le développement des techniques de visualisation et d'inscription qui sont au cœur de la vie scientifique depuis la timide origine de la géométrie grecque — sans trigonométrie, pas de carte IGN — jusqu'à sa formidable extension d'aujourd'hui, qu'on pense par exemple au GPS ; dans le second sens, la même expression va désigner le résultat final d'une correspondance qui se ferait sans aucune discontinuité visible. Bien évidemment, les deux sens sont vrais en même temps puisque l'effet des séries discontinues de repères a bien pour produit final le parcours continu de la visée qui permet d'accéder sans encombre à des êtres éloignés — mais seulement quand tout est en place. C'est ce que nous avons dit plus haut des deux sens du mot RÉSEAU : une fois que tout fonctionne sans encombre, on peut dire de la correspondance ce qu'on dirait du gaz ou du wifi : « Référence à tous les étages. »

Le point important pour l'instant, c'est de remarquer que le point important pour l'instant, c'est de remarquer que le parcours de ces chaînes de référence où circulent dans les deux sens ces mobiles immuables ne serait en rien clarifié si on y introduisait la présence d'un esprit humain ». On ne parvient à l'émotion donnée par le Haut Plateau du Vercors qu'en ne quitant pas

d'une semelle le réseau composite formé par les routes, les sentiers, les cartes, les offices du tourisme, la chaîne des hôtels, les chaussures Aigle, les sacs Lafuma et les habitudes de randonnée introduites par Jean-Jacques Rousseau, aussi bien que les clichés développés au six^e siècle d'admiration pour les cimes. Pas de médiation, pas d'accès. Mais ce parcours ne serait pas clarifié non plus — la symétrie à son importance — en introduisant la notion d'une « chose connue ». Borges nous a bien mis en garde contre le rêve d'une carte à l'échelle un puisqu'une connaissance qui « couvrirait » le monde serait aussi profondément obscure que le monde même. Le gain de connaissance que permettent les mobiles immuables provient justement de ce que la carte ne ressemble *aucunement* au territoire, tout en maintenant par une chaîne continue de transformations — continuité constamment interrompue par la différence des matériaux emboîtés — un tout petit nombre de constantes. C'est par la perte de ressemblance que se gagne la formidable efficacité des chaînes de référence.

Autrement dit, le réseau parvient à s'étendre précisément parce qu'il n'établit aucune espèce de rapport entre la *res* et l'*intellectus* mais qu'il ne cesse de dresser des ponts entre une inscription et la suivante. C'est là toute la bizarrerie de cette affaire de connaissance, et la raison pour laquelle James, avec son humour habituel, avait introduit sa « théorie démolitrice de la vérité » : au lieu, affirmait-il, d'un « saut mortel » entre mots et choses, on se trouve toujours en pratique devant une forme de reptation à la fois très ordinaire et très particulière qui va de document en document jusqu'à une prise solide et assurée sans jamais passer par les deux étapes obligatoires de l'Objet et du Sujet.

Si l'on a bien compris ce point, on voit que les chaînes de référence tracent dans le territoire un type particulier de réseau qui maintient des constantes à condition de rompre à chaque pas avec la tentation de la ressemblance pour obtenir en fin de compte un déplacement qui semble (tout est là) procéder d'une identité à une identité malgré l'abîme des dissemblances. Si l'on ne suit pas de près comment les documents s'alignent les uns derrière les autres dans les deux sens, on a l'impression que ces mobiles immuables sont proprement miraculeux ! Il est bien vrai qu'au début nous avons devant les yeux, dès que je déplie ma carte et la *rapporte* au paysage — jamais « directement » bien sûr mais par le truchement des balises et de tout le tintouin — une forme de

transubstantiation : les signes inscrits sur le papier imperméabilisé se chargent progressivement — au fur et à mesure que je parcours suffisamment d'allers et de retours — de certaines propriétés du mont Aiguille et permettent de m'en rapprocher. Pas de routes (je vais y revenir) : pas de son poids, pas de son odeur, pas de sa couleur, pas de sa composition géologique, pas de sa dimension à échelle un ; et heureusement, car sans cela je serais écrasé sous son poids comme dans la fable de Borges. Inversement, la carte parvient à extraire du mont Aiguille un certain nombre de traits remarquables, extraction facilitée d'ailleurs par le superbe à-pic de ses falaises qui le rend si « reconnaissable », comme s'il était déjà une sorte d'amer prédécoupé pour l'inscription dans un guide.

On voit donc que, pour capter l'originalité d'une chaîne de référence, on ne peut jamais se limiter à deux points extrêmes, la carte et le mont Aiguille, le signe et la chose qui n'en sont que les points d'arrêt provisoires : on perdrait aussitôt tout le bénéfice de la « mise en réseau ». Non, c'est toute la série des points, au cours de l'aller et du retour, qui permet de vérifier la qualité des connaissances, et c'est bien pourquoi je l'appelle une chaîne ou un enchaînement. Pour en bien saisir l'expansion, il faut plutôt imaginer un étrange moyen de transport, dont le mouvement continu de va-et-vient le long d'un câble fragile — d'autant plus continu qu'il sera discontinu, sautant d'un médium à un autre médium ! — charge progressivement la carte d'une minuscule portion du territoire et extrait du territoire un plein chargement de signes. (On trouve d'ailleurs dans sa légende cet avertissement : « Dans le cas où le tracé sur la carte diffère du balisage sur le terrain il est recommandé de suivre ce dernier » ! et plus loin : « Les utilisateurs de cette carte sont priés de faire connaître à l'IGN les erreurs ou omissions qu'ils auront pu constater. ») Pas de doute référer, comme le dit bien l'éymologie, c'est donc toujours *rapporter*.

Même s'il n'y a là aucun miracle, il convient pourtant d'admirer une opération qui résume, rassemble, détourne et compacte des centaines d'hommes années, et certaines des entreprises humaines les plus innovatrices, audacieuses, obstinées, coûteuses aussi. Pour s'en convaincre, que l'on accepte de mesurer par la pensée le prix qu'il a fallu régler en bureaucratie, en horloges atomiques, en envois de satellites, en standardisations, pour obtenir par recoupement le léger « clic clic clic » d'un GPS à la recherche de sa « couverture » de trois satellites. (Ma vénérable carte

d'état-major ajoute d'ailleurs fièrement sur la couverture : « Compatible GPS », sigle nouveau qui témoigne assez que, par un immense labeur, on est venu y ajouter à grands frais une nouvelle couche de normalisation pour « sécuriser » davantage encore le parcours des randonneurs. Les historiens des sciences ont passé beaucoup de temps à suivre l'invention, la pose, l'extension, l'entretien, la dissémination de ces sortes de « téléphériques » permettant l'aller et le retour, le rapport et le travail de la référence. Même la vue splendide que l'on embrasse depuis le plateau du Vercors finit par me fasciner moins que l'humble efficacité de la carte 3237 OT.

Il faut se garder pourtant de transformer cet honnête cheminement, cette fascinante déambulation — assignable et descriptible empiriquement de bout en bout — en un mystère insondable qui risquerait de faire perdre à la raison la seule chance qu'elle aurait d'être raisonnable. Il n'y a en effet aucune difficulté de principe à rendre justice aux parcours de la référence, pourvu que l'on accepte de prendre la raison non pas, si j'ose dire, toute nue mais au contraire habillée, c'est-à-dire, instrumentée et équipée. Depuis le chapitre précèdent, nous savons que l'on peut considérer la raison avec ou sans ses réseaux : hors réseau, nous l'avons bien compris, elle demeure inassignable : elle n'a pas plus de sens que la carte 3237 OT pliée au fond d'une bibliothèque, ou qu'une balise en bois peint dans la resserre de la Direction départementale du tourisme de l'Isère avant d'être fichée en terre ; mais, bien sûr, une fois réincorporée, réinsérée, réaccompagnée, réarticulée aux réseaux qui lui donnent sens, la raison au sens de référence désigne à la fois une série de discontinuités, d'hiatus, de pas, de sauts dont chacun sépare l'étape de la suivante, et le résultat d'une continuité qui permet l'accès.

C'est le tracé de ces chaînes qui va maintenant nous permettre d'ébranler la notion courante de correspondance. En effet, ce qu'on appelle d'habitude l'« esprit connaissant » et l'« objet connu » ne sont pas les deux extrémités auxquelles serait accrochée la chaîne, mais sont produits *tous les deux* à partir de son allongement et de son intensification. Esprit connaissant et chose connue ne sont pas du tout ce que lierait ensemble par un mystérieux *viaduc* l'activité de connaissance, mais le résultat progressif de l'extension des chaînes de référence. En fait, si l'on utilise si facilement l'expression de « correspondance » entre les deux, c'est qu'ils proviennent bien en effet de la même opération comme les côtés pile et face de la même pièce.

Tout se passe comme si l'on pouvait « recueillir » de l'esprit savant et de la chose sue en tout point des réseaux de connaissance équipée — un peu, si la métaphore n'était pas si prosaïque, comme on le ferait pour le caoutchouc qui suit de d'un hévéa saigné. Paradoxalement, ou bien on se concentre sur les extrémités (chose connue et sujet connaissant) et l'on ne voit rien de la chaîne qui ne pourra plus s'étendre ; ou bien on se concentre sur la chaîne : la chose connue comme le sujet connaissant disparaissent mais la chaîne, elle, va pouvoir s'étendre. Rien d'étonnant à cela, tous les guides de montagne le savent : celui qui équipe un chemin de grande randonnée, qui installe une voie sur une falaise, engendre par la même action une montagne enfin accessible aussi bien que le randonneur ou le grimpeur capables de l'affronter. Les chaînes de référence ne sont pas des ponts de lianes accrochés d'un côté à l'esprit de l'autre à la réalité, mais des serpents — ne dit-on pas le serpent de la connaissance ! — dont la tête et la queue s'éloignent au fur et à mesure qu'ils s'allongent et grossissent...

Attention, voilà sans contester un embranchement **LA NOTION DE CORRESPONDANCE** qu'il ne faut pas rater, une bifurcation sur le chemin **OBJET/SUJET MÉLANGE** de notre enquête qui mérite qu'on pose le sac à terre **DEUX PASSÉS** et qu'on déplie la carte plutôt deux fois qu'une... Est-il possible de parler du monde auquel la référence donne accès autrement que comme cette res qui servirait de pendant à l'intellectus ? Que lui arrive-t-il à lui qui lui soit propre ? Comment décrire ce par quoi passe un territoire quand il ne passe pas par la carte. C'est là qu'il faut ralentir, parce qu'on risque de ne pas faire justice au « monde » en le traitant comme une « chose connue » — pas plus qu'on ne fait justice aux savants en les traitant comme s'ils étaient des « esprits connaissants ». Existe-t-il un mode de description qui permette de considérer à la fois les existants et la carte ? La carte dans, ou plutôt sur, non, disons comme un ajout, une incision, une précision, un pli des mondes ? Autrement dit, peut-on faire émerger à la fois le monde et la carte du monde, sans les amalgamer trop vite par la notion de correspondance ? Si le principe de notre enquête est valide, nous savons qu'il faut poser cette question sous la forme suivante : est-il possible de repérer un *HIATUS*, un pas, un saut, une passe qui nous permette de définir les existants aussi comme une manière particulière d'établir une continuité à travers des discontinuités ? Si nous étions capables de les différencier, nous aurions alors deux modes distincts qui